Une séparation

Film iranien de Asghar Farhadi

André Videau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/652>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.652

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 151

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

André Videau, « Une séparation », *Hommes & migrations* [En ligne], 1292 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/652> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.652>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Une séparation

Film iranien de Asghar Farhadi

André Videau

- 1 Sur les écrans étroitement surveillés de la République islamique d'Iran, les plus célèbres réalisateurs (Kiarostami, Makhmalbaf, Panahi...) ont pratiqué les techniques du contournement, du transfert, de l'allusion plus ou moins transparente. Il n'était pas pensable de s'attaquer de plein fouet aux problèmes d'une société adulte et contemporaine. On voilait les sentiments comme les femmes pour ne pas courroucer la censure. Il incombait aux enfants de signifier les relations humaines. L'exercice n'avait pas que des inconvénients. Il imposait une éthique, parfois une esthétique. On mesure alors l'incongruité d'un projet qui viserait à mettre en scène de façon réaliste, avec cris des prévenus et grincements judiciaires, une sorte de divorce à l'iranienne. Sauf que le film est un trompe-l'œil.
- 2 Derrière le carton-pâte, les ficelles de la comédie et ses répliques vaudevillesques, évolue le couple Sinim/Nader (Leïla Hatami/Peyman Moadi). Ils se disputent la garde de leur fillette, l'une pour un départ à l'étranger tant que leurs visas sont valables, l'autre en restant sur place pour respecter les traditions. Derrière les chicanes, se profilent des choix de sociétés antagonistes mais motus ! On n'exaltera pas les perspectives d'avenir en diaspora. La garde du grand-père, atteint de la maladie d'Alzheimer, n'est qu'un chantage pour ne pas courir de risques. Précocement, sensible, éveillée pour ses onze ans, Termeh (Sarina Farhadi) ne peut pas choisir. La décision de la fillette sera au cœur de la bataille juridique, malgré les dissimulations, les faux-semblants, les mensonges. Même le juge à la perspicacité chevronnée semble y perdre son farsi. Le film a parfois des allures de tribunal des flagrants délires persans. C'est bruyant, impertinent et jubilatoire.
- 3 Et puis les choses vont prendre une autre tournure. Encore plus déboussolée, oscillant entre la fantaisie et le mélodrame. Le départ de Simin devenu inéluctable, Nader engage une garde-malade. Pour obtenir le poste, Razieh (Sareh Bayat) n'avoue pas qu'elle est enceinte, musulmane pratiquante, mariée à Hodjat (Shahab Hosseini), un jaloux velléitaire, toujours prêt à faire un esclandre.

- 4 Le vieillard (Ali-Asghar Shahbazi) fait une fugue. Nader bouscule Razieh et provoque une fausse couche, passible de poursuites. Il faut l'aval d'une conseillère sur téléphone portable pour procéder à un changement de caleçon. Le mari jaloux veut trucider son rival ou obtenir compensation. Un tourbillon de mensonges et de compromissions force les personnages à prendre des libertés avec les us et coutumes du régime et de la morale islamiques. Que peuvent penser de tout ce charivari les enfants (chériss) de la société et du cinéma iraniens ? La réponse est donnée dans leurs yeux ébahis.